



théâtre  
de la  
parole

# *LA GUERRE DES MOTS*

*la parole comme champ de bataille*

*Tant que les lions n'auront pas leurs conteurs,  
les récits de chasse seront toujours faits  
à l'avantage des chasseurs.*

*Proverbe africain*

*Ce texte est volontairement de parti-pris.* Le parti des damnés de la terre comme aurait dit l'immense Frantz Fanon <sup>1</sup>. Je n'ignore pas que prendre parti est suspect puisque cette croyance est ancrée que nul ne peut réfléchir vraiment s'il n'accepte la règle devenue tacite de l'analyse à distance et qu'au risque de tout confondre l'analyste ne peut en aucun cas se confondre avec l'objet de son analyse.

Contre cette position imposée par les dominants dans le champ de la réflexion, je considère que, à l'instar du malade qui a mal et qui le sait et qui le dit mieux que n'importe qui sans cependant être entendu dans sa douleur, nous, qui sommes nés dans *l'altérité désignée*<sup>2</sup>, nous sommes capables de parler de ce que nous vivons et de réfléchir sur nos conditions de vie. Ce qui se raconte dans ce que j'avance c'est que nous voulons passer d'*objets* d'études à *acteurs* de nos vies. Notre point de vue n'est ni moins ni plus pointu mais tout aussi *légitime* que n'importe quel autre à notre propos.

Il est donc temps d'entendre ces voix *de l'intérieur*, et de leur rendre justice non pas qu'elles aient encore une fois plus d'expertise comme on dit aujourd'hui mais en tant que leurs position et point de vue imposent un *récit* différent. C'est ce que tend à exprimer le proverbe africain mis en exergue de ce préambule.

Enfin, et pour conclure, ce que j'avance s'oppose d'une manière ferme et définitive à cette mode néfaste de mon point de vue qui consiste à faire témoigner tant et plus les autres, les *objets* de

---

<sup>1</sup> Je suis fier et reconnaissant de pouvoir compter cet intellectuel de haut vol comme un des miens depuis que je l'ai rencontré à l'âge de dix-sept ans. Tout ce qu'il dit et défend (j'utilise le présent parce qu'il n'est pas vraiment mort) m'est précieux pour comprendre aujourd'hui encore qui je suis, d'où j'entends m'exprimer et où je tente d'inscrire mon action et ma vie toute entière.

<sup>2</sup> J'entends par là que nul ne se perçoit comme Autre s'il n'y est renvoyé par un dominant dont l'objectif est de le reléguer, de le cantonner, de l'assigner à résidence.

recherches, d'études, d'ateliers, de colloques, de pièces de théâtre...peut-être parce que, entendre la souffrance de la bouche même de celui qui souffre conforte la position de celui qui ne subit pas la souffrance. La véritable raison de cet engouement dont certains lieux théâtraux se font les défenseurs acharnés, c'est que, comme le dit le philosophe Jacques Rancière<sup>3</sup>, *le témoignage du dominé sert à la culture générale du dominant.*

Partisan donc ! Mais comment ne pas l'être lorsque la réalité de la domination vous l'avez éprouvée au plus intime, dans votre tête et dans votre corps, violences physiques et morales, insultes racistes, discriminations au logement et à l'emploi, plafond de verre et barrages infranchissables vers la sacro-sainte ascension sociale, condescendance de classe et de race et autres humiliations subies depuis l'enfance.

Lorsque, arbre qui cache la forêt, vous sortez tel un rescapé de la moulinette de la domestication sociale, ces mêmes humiliations trouvent leur réalisation maximale, dans le *Toi, tu n'es pas comme les autres*, phrase qui séduit les fragiles qui ont une faible perception d'eux-mêmes et qui se retrouvent soudain pétrifiés dans le halo de cette promesse comme un lièvre est hypnotisé par les phares d'une voiture.

Sous le couvert de faire de vous si pas un élu, au moins un *adoubé*, (un chevalier peut-être mais toujours au service de son Maître !), par cette petite famille qu'est la classe dominante, cette phrase vous extirpe de la masse informe de vos semblables qui eux ne sont décidément ni conformes ni au niveau parce que la phrase est toujours couplée dans le non-dit à l'autre verdict qui vous fonde dans la masse informe de vos semblables : *Vous êtes tous les mêmes !*

Ce *Toi, tu n'es pas comme les autres* vous tombe dessus, du monde d'en haut évidemment, comme une sentence divine. Et c'est une phrase qui tue parce qu'elle vous stigmatise, essentialise d'où vous êtes et ce dont vous êtes faits, qui donne de vous une image d'absent du lieu de votre naissance et d'illégitime partout ailleurs. Et qui vous achève lorsque vous comprenez que l'adversaire -l'ennemi est le mot juste-, a flatté votre ego en vous pointant d'un doigt quasi divin pour vous élever au rang d'exception et ce faisant vous a amené à faire office de pion dans son jeu sur le grand échiquier de la distribution des tâches et des rôles à son service.

---

<sup>3</sup> Jacques RANCIERE, *Les mots et les torts*, La Fabrique éditions.

Et c'est un verdict qui vous anéantit encore davantage lorsque vous comprenez le leurre, l'appât qu'elle représentait puisqu'en réalité elle cache (à peine) une double assignation : *Tu ne fais plus partie des Autres. Mais tu en fais quand même partie !* sous-entendu *Tu ne feras jamais réellement partie des Nôtres.* Cette injonction en vérité contradictoire est à coup sûr une manière de maintenir la main mise sur votre destin.

Ce texte me permet, même si la plaie saigne quand on la gratte, de me poser des questions qui font mal et dont celle-ci pourrait définir le contexte : *Qu'est-ce qui m'a blanchi aux yeux du monde Blanc ? Dans son imaginaire, qu'est-ce qui a fait de moi un bon sauvage, l'ami arabe, juif ou noir que l'on sort de sa poche pour légitimer la domination ?* Et plus largement que mon histoire singulière : *Qu'est-ce qui chez l'Autre appelle la gratification, le su-sucre donné à l'animal qui a bien tout fait ce qu'il devait faire.*

Par certains aspects, le dominant est d'une touchante naïveté, ses mots le trahissent et le piègent. Il est cash, ne se dissimule pas, il est franco du collier, il dit son mode, ses codes, ses règles et ses sentences. Il aime choisir et se montrer *gentil avec les gentils et méchant avec les méchants !* C'est donc à la sélection, outil majeur de la modernité et du capitalisme, que se livre ce *Toi tu n'es pas comme les autres.* Sur les aspects d'acculturation et de sujétion qu'elle prescrit, j'ai quelques hypothèses sociales qui reviendront plus loin et d'autres plus intimes qu'il n'est pas ici le lieu de détailler.

Compte tenu de ce qui précède, comment ne pas prendre parti ? Comment rester le simple témoin de ce qui se passe sans d'une manière ou d'une autre y prendre sa part, lorsque vous saute au visage ce mouvement des éveillés qui transcende les appartenances, lorsque les batailles menées font intersection, lorsque les descendants de ceux qui ont vécu comme vous la domination, l'humiliation, la violence, se rendent bien compte que les mécanismes qui ont laminé leurs aînés se perpétuent, s'intensifient même et comprennent qu'il leur faut continuer le combat de la décolonisation de tous les aspects de nos vies et des mécanismes des sociétés dans lesquelles ils survivent ? Impossible ! Je prends donc parti et je l'écris.

Ceci étant précisé et pleinement assumé, je sais qu'il ne suffit pas de vivre une situation, la nécessité s'impose de constamment la peser, la soupeser, la réfléchir pour la penser politiquement parfois contre soi-même. Je sais aussi – l'exercice long de la Parole dans tous ses états me l'a appris – qu'il ne peut y avoir d'intime que relié aux conditions historiques, sociales, économiques, politiques et culturelles, c'est pourquoi ce texte n'est en aucun cas le simple catalogue de faits vécus et subis même s'il est vital d'en faire le récit, d'écrire les histoires et de garder la mémoire vivante

et active de la vie et des combats *des petits, des sans grade, des gens de peu et des gens de rien* comme aiment à les qualifier ceux qui s'arrogent, eux, le droit, accaparé par la force, d'écrire et de faire partie de la grande Histoire.

J'ai l'intime conviction que le lieu de notre naissance n'est qu'affaire de hasard plus ou moins heureux. Le hasard a donc voulu que je sois né dans un pays qui a été pendant des dizaines d'années sous *le protectorat*, terme qui emprunte au monde de la prostitution et de la *minoration*, sous le joug de *protecteurs* donc, français en l'occurrence, une bande de maquereaux pour tout dire qui a fait de mon peuple d'origine des *minorés* sur leur propre terre de naissance.

J'ai appris de cette situation à entendre, à décrypter et à accepter les affects conscients et inconscients qu'elle génère et tout à la fois à construire un regard objectif et distancié sur cette chose qui s'appelle domination dont il faut débusquer et démonter la mécanique qu'elle engendre et dont elle use et abuse pour régner sur nos vies.

Parce que... *une vie, elle-même, se fragmente en multitudes d'épisodes... Ce qu'on sait d'un individu se compose de fragments épars... Un inconnu est un fragment perçu à un ou plusieurs moments... D'une œuvre lue, vue ou entendue ne persistent que les fragments... Nos gestes, nos réflexes, nos attitudes sont des projections fragmentées de nous... Le cosmos dont nous sommes fragments est un immense assemblage de fragments... On n'en finit pas dans le microcosme de découvrir l'infini de la fragmentation... L'œuvre d'art, la machine, l'être vivant sont faits de fragments... La particule, voilà le point de départ et tout est fragment... Toute totalité, tout achèvement n'aboutit qu'à un fragment...<sup>4</sup>*, je vous propose de partager ici quelques fragments :

Le premier convoquera les questions de **colonisation** et de **décolonisation** et les concepts de **colonialité** et de **décolonialité** pour faire écho à l'événement **A contre-courant** proposé par le Théâtre de la Parole. Le deuxième ancrera sa réflexion dans le cœur de l'action de l'association, à savoir **la parole**. Le troisième enfin s'attardera quelque peu sur **l'insulte** comme violence faite aux êtres. Le dernier fragment proposera quelques conclusions provisoires ; elles mettront en

---

<sup>4</sup> Citation de Gabriel GARRAN, immense figure du théâtre français, fondateur du Théâtre de la Commune. Militant de gauche aux engagements forts, homme discret et délicieux, amoureux et respectueux aussi de ce qui n'était pas lui, son monde, sa civilisation... bref un être digne d'être aimé et respecté pour cela notamment. Personnellement, j'ai eu la chance de le rencontrer fin des années 70 et je garde un souvenir ému de l'homme et de sa mise en scène sobre et respectueuse (encore) de la pièce de l'auteur TCHICAYA U TAM'SI intitulée *Le bal de N'Dinga*, une métaphore de l'espoir qui soulève un peuple (ici le peuple congolais) le jour même de l'indépendance.

exergue des questions qui restent encore sans réponse et qui prennent comme cadre ce que l'on appelle l'éducation permanente.

Dire enfin que par les questions abordées cette étude propose une vision globale qui pourrait s'appliquer à maints moments historiques brassés par la question de l'Altérité. Mais ce qui est développé ici concerne aussi le présent des différents groupes sociaux de notre pays et, notre ancrage étant celui-là, il parle autant de notre Fédération Wallonie-Bruxelles que du reste du monde.

*La véritable trahison  
est de suivre le monde comme il va  
et d'employer l'esprit à le justifier.  
Spinoza*

*Trois questions majeures* semblent traverser et bouleverser les certitudes de nos sociétés contemporaines. Celles de l'Altérité, du Féminin et de l'Écologie.

**La question écologique**, bien que datant de plusieurs décennies au moins (sur le plan politique s'entend), nous plonge dans une aphasie et une léthargie dues entre autres raisons à la force du slogan capitaliste néo-libéral *No alternative !* qui nous enferme dans des postures du type *nous verrons plus tard* ou encore *l'humanité trouvera bien une parade technologique au réchauffement climatique...*

Portée avec arrogance et mépris par Margareth Thatcher, l'expression néo-libérale *There is no alternative !* (Aucune alternative !) a triomphé et a pénétré les esprits de ceux qui ont été formés dans les années 80 et qui président aujourd'hui aux destinées de nos sociétés. Face aux forces de destruction de la nature, des liens sociaux, des humains eux-mêmes et de tout le Vivant sur cette planète, il n'y aurait rien à faire sinon ménager et réformer tout ce qui peut l'être. C'est cette idée folle qui fait de la marchandisation de tout et de tous l'horizon commun indépassable et de la compétition<sup>5</sup> le moteur de l'histoire, l'histoire se résumant ici à l'Économie.

Face à cet aveuglement, on ne peut s'empêcher de penser à cette phrase d'Einstein : *La folie est de toujours se comporter de la même manière et de s'attendre à un résultat différent*. Nos sociétés capitalistes sont donc folles et la terre un asile d'aliénés à ciel ouvert. Dont acte !

Personnellement, si les questions de l'Altérité et du Féminisme ont été au cœur de mes engagements dans nombre d'associations sociales et culturelles depuis l'âge de vingt ans, je dois avouer que ce n'est qu'aujourd'hui, aiguillonné par mes petits-enfants, que la question écologique sollicite mes réflexions et mon action.

---

<sup>5</sup> Dans son livre *Moi et les autres* le généticien Albert JACCARD définissait le mot *compétition* comme *le degré zéro de la rencontre*. !

Là aussi les déterminismes sociaux jouent qui font que l'écologie parmi les miens (je parle ici de conscience et d'inconscient), n'a jamais réellement eu d'écho, et si j'osais, de sens même. Là où je suis né, un fleuve traverse ce village de montagne devenu petite ville de quelque vingt mille âmes. Son lit sert de réceptacle à tous les immondices et déchets de toutes sortes qui pourrissent au soleil l'été et qui sont emportés par les pluies torrentielles d'hiver jusqu'à la mer blanche du milieu (la Méditerranée). La pollution de cette mer commune est l'occasion de réentendre le mépris du Nord pour ce Sud incapable de... et juste bon à... Ici continue de s'écrire l'histoire coloniale qui perpétue des conditions héritées du passé et la domination subie avec une immense difficulté à s'en émanciper encore.

Cette question écologique porte donc en son cœur les mêmes articulations de la domination : mise en concurrence de tous les protagonistes du vivant, des personnes, des genres, des états ; hiérarchie entre les êtres humains qui sont assignés à leurs simples fonctions de production et de consommation.

**Les luttes féministes** pour l'égalité des droits entre les femmes et les hommes sont quant à elles sans fin tant il est vrai que l'humanité s'entête à danser sur un pied. Là aussi toute émancipation devient impossible si le modèle de domination hiérarchique persiste au détriment d'une coopération bien comprise entre les femmes et les hommes. On pourrait penser que c'est enfoncer des portes ouvertes que de rappeler cette lapalissade si le fond de l'air ne remettait cette évidence en totale question.

A l'instar de tout combat, celui-ci est de ce fait toujours à recommencer d'autant plus que les mouvements réactionnaires reprennent du poil de la bête immonde et lancent leurs attaques dans une posture viriliste testostéronée et violente que l'on peut qualifier à tout le moins d'infantile voire d'imbécile même si je sais aussi que le virilisme des pauvres<sup>6</sup>, pour dire vite, prend du sens si l'on accepte de comprendre que les dominés sont toujours contraints au combat dans tous les domaines de leur (sur)vie.

---

<sup>6</sup> Il est bien entendu que cette attitude viriliste patriarcale affecte la société dans sa globalité. Les chiffres sur les violences contre les femmes prouvent que ce fléau touche toutes les catégories sociales et toutes les origines ethniques.



La nuance que je viens d'avancer ne peut à mes yeux et en aucun cas être sollicitée comme excuse pour, sous le couvert des injustices subies, faire porter la domination sur plus faible que soi, le Féminin dans ce cas. Pourtant, et parce que je me méfie de cette tendance qui consiste à décréter que l'abruti, c'est toujours l'Autre, je veux ici penser contre moi-même et convenir qu'en chacun de nous s'ancrent les rôles assignés et les postures à afficher.

Le *mâle* (l'humain de sexe masculin) que socialement je suis et qui en moi est tapi comme un ogre au fond de sa caverne, s'est exprimé quelques fois au temps de sa jeunesse surtout, en attitudes surjouées autant idiotes que dérisoires et en mots patriarcaux blessants. Faut dire que j'accumule les sceaux de ce patriarcat sûr de lui-même, je suis un *fil*s, un mâle donc, je suis *l'aîné*, premier de la lignée destiné sans aucun doute à reprendre le flambeau de patriarche en reproduisant les grands principes de mes pères et en me reproduisant moi-même en une lignée d'autres mâles après moi. Cerise sur le gâteau, en tant que premier mâle de la lignée, on m'a affublé (j'utilise ce mot sans aucune acrimonie) d'un *prénom*, Mohamed, qui charrie avec lui son écrasant fardeau de déterminismes inconscients.

On pourrait sourire, en disant que je reviens de loin même si, je l'avoue, les cliquetis de ces chaînes viennent par surprise résonner à mes oreilles plus ou moins régulièrement malgré les défenses que je pensais capable de m'immuniser pour toujours contre le virus de la domination masculine, à savoir le Féminin qu'il m'a été donné de rencontrer au cours de ma vie et les luttes sociales et politiques menées dans les années septante, période encore *contaminée* par l'héritage de mai soixante-huit.

**L'Altérité** enfin, c'est ce qui nous bouscule d'emblée puisque c'est le signe et le sort de chaque masculin et féminin dès la naissance. L'Altérité c'est ce qui définit les êtres que nous sommes ; c'est ce qui nous fait proches de *l'autre moi-même* parce que ce sont les autres qui m'apprennent qui je suis et qui je peux devenir. Voilà encore quelques évidences méprisées par les réactionnaires de tout poil, qui montrent pourquoi l'Altérité est la plus problématique des trois questions ici évoquées puisqu'elle les recoupe et d'une certaine manière les englobe.

Dans sa pièce radiophonique magnifiquement intitulée *Il y a des inconnus qui coulent dans mes veines*, et diffusée sur France Culture en 2013 déjà, Floy Krouchi musicienne et compositrice, cherche à comprendre ce qui dans la généalogie et dans la mémoire familiale nous interroge et, fidèle à la fulgurance poétique du *Je est un autre* d'Arthur Rimbaud, affirme qu'il n'y a réellement de

monde, de société, de vie que dans l'altérité plurielle. L'homogène tue, le monocorde assourdit, l'uniforme dessèche et tous ne conduisent qu'au totalitarisme de la pensée unique. Nous voilà revenus au *No alternative*.

L'absolue nécessité aujourd'hui s'impose de faire de **l'altérité**, et donc du **féminisme** et de **l'écologie**, le cœur de toute action politique et économique bien sûr mais tout autant d'une action sociale et culturelle bien réfléchie et la préoccupation prioritaire d'un travail artistique et d'Éducation Populaire (qualifiée aujourd'hui de *permanente*), dont l'objectif serait l'émancipation individuelle, et conséquemment collective, grâce à quoi chacun ne serait pas un simple témoin de sa vie mais le véritable acteur.

Depuis sa fondation Le Théâtre de la Parole n'a cessé, lui, de s'attaquer de front à ces questions de société et de faire de la relation à l'Autre l'axe principal de sa réflexion. Ce faisant, il refuse de suivre le monde comme il va et emploie son esprit, son arsenal théorique et ses expériences pratiques à la critique de l'ordre établi donné pour immuable et sans alternative aucune.

De cette préoccupation, une des illustrations récentes en est l'événement *A Contre-Courant, Colonialité, société et inconscient – Décolonialité, actes de changement* qui a eu lieu du 25 au 27 janvier 2023 et qui est le point de référence de ce texte. Disons d'abord la pertinence de l'intitulé de ces journées et des différents aspects abordés (conférences, débats, spectacles...).

**A contre-courant** oui ! Des certitudes données pour immuables, des manières de faire sclérosées, des territoires de luttes culturelles et sociales confisquées. A contre-courant, oui, de l'air ambiant un peu nauséabond qui envahit nos sociétés occidentales en crise et où les paroles dites *décomplexées*<sup>7</sup> envahissent tous nos espaces et jusqu'à nos pensées intimes. Pour dire vite, à la pensée unique dominante il s'agit d'opposer une idée du monde qui nage à contre-courant pour disséquer à partir du réel nos attitudes, nos positionnements et nos certitudes.

---

<sup>7</sup> Je me permets ici de convoquer un exemple personnel, aléatoire, empirique, une expérience individuelle pourtant riche d'enseignements mais qui ne se pose évidemment pas en vérité objective : Un soir, après une représentation d'un de mes spectacles, je rencontrais une enseignante épuisée, laminée, essorée, délavée, en miettes, en loques (tous ces adjectifs pour dire mon empathie totale). Le système scolaire l'avait broyée sous son rouleau compresseur dans des écoles où l'objectif est de tenir les fauves en cage et où la laideur des murs et les relations faites de violences verbales et physiques s'imposent et détruisent ce qui en chacun devrait échapper à la rage et à la fureur... En fin de carrière, cette enseignante n'avait qu'un mot à faire entendre : *décomplexée*. Que veut dire ce mot dans sa bouche ? « *Oui, ces mômes sont des sauvageons ! Certaines cultures prédisposent à plus de violence que d'autres ! Aujourd'hui je me sens décomplexée et je le dis !* ». No comment !

Disons encore, et à contre-courant plus que jamais, que la colonisation nous savons ce que c'est dans les faits et par exemples édifiants. Voici la dernière femme de Tasmanie tuée en 1877 et empaillée par les blancs puis montrée entre deux animaux sauvages. Voici la monarchie française qui crée une *Police des Noirs* en 1777 ! Voici encore les aborigènes d'Australie<sup>8</sup> qui n'étaient pas recensés comme faisant partie de la population du pays parce qu'ils étaient assimilés à la faune ! Voici les autochtones à La Réunion, esclaves jusqu'en 1948. Voici qu'à Sao Paulo, aujourd'hui encore, on tue plus de noirs qu'aux États-Unis parce que c'est *la viande la moins chère du marché* ! Voici la BAV (Brigade Anti Violences) créée par Maurice Papon<sup>9</sup> pour surveiller les *Arabes*. La BAV donnera le mot *bavure*.

A la suite de toutes ces *saloperies*<sup>10</sup>, qu'on me pardonne ce qualificatif mais je n'ai pas trouvé de mot plus juste que celui-ci, on pourrait encore citer des milliers d'exemples documentés avec force et pertinence par des études et des essais de plus en plus nombreux, mais il suffit.

### *Dès lors, parlons de colonialité...*

Invoquer le concept de colonialité, c'est donc interroger l'histoire coloniale et la domination exercée par l'occident blanc sur le reste du monde. C'est nommer les choses autrement ; c'est prendre conscience, intime et globale, des enjeux posés par l'agression coloniale ; c'est dire ses répercussions sur le pouvoir, le savoir, les mots, la pensée, l'être, le genre, la vie dans toutes ses composantes en somme ; c'est affirmer que l'Autre ne peut être appréhendé qu'en toute égalité et non pas en subalterne ; c'est toucher du doigt qu'il s'agit bien **d'inconscient** de nos **sociétés** qui considèrent que l'Autre n'est que danger.

La littérature et le cinéma notamment explorent et expriment cet inconscient social qui montre et justifie la perception de l'Autre comme monstrueux, plus près de la bête que de l'humain

---

<sup>8</sup> Ce peuple premier magnifique pense que l'humanité entière n'existe que dans le rêve d'une fourmi. Une manière de dire depuis des millénaires que l'Homme n'est rien au regard de la Terre-Mère qu'il malmène tant et plus.

<sup>9</sup> Grand fonctionnaire français de triste mémoire, complice de crimes contre l'humanité pour la déportation des Juifs de la région bordelaise et impliqué dans la répression sanglante de la manifestation du 17 octobre 1961 organisée à Paris par le Front de Libération Nationale (FLN) et qui a coûté la vie à quelques deux cents algériens.

<sup>10</sup> Lors d'un débat après une représentation au Théâtre de Liège du spectacle *Les Barbares* que j'avais écrit et mis en scène, François GEMENNE, politologue et chercheur, spécialiste des *migrations* faisait sien mon qualificatif de *saloperie* concernant cette idée qu'on peut faire la différence entre migrant économique et migration politique comme si fuir la faim n'avait rien à voir avec la politique des états et du monde !

tel que le pouvoir dominant le perçoit, schéma récurrent du racisme, et dont le souci et l'objectif seraient la disparition de *notre* monde, c'est-à-dire de ce monde dominant comme il va. Cette *propagande* (car c'est bien de cela qu'il s'agit) ne repose sur aucune réalité tangible ou sur des faits vérifiables. Elle va chercher, au contraire, les raisons et les arguments de sa vision du monde dans les tréfonds de l'inconscient que des siècles de dominations économique et culturelle bien réelles, elles (spoliations, vols, viols, violences, contrôles, soumission, désagrégation, extermination, anéantissement...), ont forgées.

Je pense au film *Alien* de Ridley Scott notamment qui est un de ces exemples de propagande culturelle qui instillent et perpétuent dans nos inconscients comment l'ennemi venu d'ailleurs devient *ennemi de l'intérieur*, théorie si chère dans le domaine politique à tous les insignifiants de l'extrême droite et autres dits suprématistes blancs dont les divagations actuelles sur *le grand remplacement*<sup>11</sup> n'ont bien évidemment aucune rationalité ni réalité.

Mettre en réflexion le concept de colonialité permet de sonder ce que nous portons au plus intime comme affects et donc (parce que les deux ne sont en aucun cas indépendants), comme position sociale, économique et politique dans notre relation aux autres. C'est une manière de reconnaître enfin que nous sommes, comme dans d'autres domaines, pour une grande part en tout cas, dans des déterminismes sociaux qui font que nous participons à cette forme de guerre menée contre ce qui est exogène et que l'on considère comme inférieur. Cette posture, on peut la qualifier de servile, répétitive, normative au possible et de consentement à la *pensée* alpha et oméga du colonialisme (mais comment peut-on qualifier cette « chose » de *pensée* ?), qui tient pour Vérité suprême qu'il y a des individus supérieurs et d'autres qui leur sont inférieurs et, qu'en conséquence, les supérieurs ont le droit quasi divin, (le Dieu *Argent* et le Dieu *Missionnaire*), de contrôler, de soumettre, d'administrer, de désagréger, d'exterminer, d'anéantir tout ce qui, dans leurs représentations, est situé en dessous d'eux !

---

<sup>11</sup> Les chiffres officiels nous disent que sur les 450 millions d'européens, 35 à 50 millions sont *d'origine étrangère* soit entre 8 et 12%. A moins de créer une nouvelle théorie des probabilités voire de la relativité, on ne nous convaincra pas du *grand remplacement* de quatre cents-cinquante millions d'européens blancs par trente-cinq millions de *métèques* !

*Parler de décolonialité* c'est inscrire la question de l'Altérité dans des **actes de changements**.

La colonialité comporte une dimension de prise de conscience des mécanismes intimes et sociaux de la domination. Si l'on devait prendre les choses du point de vue des dominants, que les dominés soient dans l'ignorance des mécanismes qui les maintiennent dans la domination, leur convient sans aucun doute et renforce leur position de domination.

Si au contraire l'on devait prendre les choses du point de vue des dominés de l'histoire, on pourrait se poser légitimement la question : *Qu'ai-je à faire au fond de la prise de conscience des dominants sur leur propre situation de domination ?!*<sup>12</sup> Ne serait-ce pas entretenir encore et perpétuer toujours la domination que d'assister à, voire de quémander la mise en lumière des dominants sur leur propre turpitude ?

Les dominés savent que la colonisation est toujours en cours, que perdure la hiérarchie héritée de cette histoire et que la décolonialité des pouvoirs, des savoirs, des êtres et des genres commence à peine même si l'on sait (l'espérance est un combat) qu'elle se fera sans doute aucun. Nul n'est plus dupe de cet Universalisme, qu'on nous présente comme le graal ultime, et qui n'est dans les faits qu'une manière d'imposer des modèles, de porter au pîcacle des œuvres, des auteurs, des artistes, des langues, des modes de vie euro centrés.

La doxa, parole officielle bruyante et envahissante, tente par tous les moyens, et jusqu'à l'intimidation, de nous vendre et de nous faire accepter par fortes campagnes de propagande que la décolonisation a eu lieu, que les indépendances ont été octroyées et que les dominations anciennes sont dorénavant dans les archives de l'histoire.

Pourtant, Floy Krouchi<sup>13</sup> encore elle, contredit cette fable dans un autre de ses documentaires, un *essai radiographique et ethnographique* au cours duquel elle a enregistré une cérémonie chez les Irulas (tribu aborigène de l'Inde du Sud) qui prend la forme d'un conte symbolique rejoué durant sept jours et sept nuits et qui dit en substance :

---

<sup>12</sup> Me revient en mémoire une anecdote qui m'a été rapportée à propos d'un groupe de jeunes féministes qui se définissaient comme *blanches*, qui, avant toute action voulaient vérifier « *entre nous, femmes blanches* » si la domination sur les femmes *racisées* se pose avec l'acuité qu'on dit et en quoi elles en seraient *responsables*, elles, *femmes blanches*, ?! No comment !

<sup>13</sup> Floy KROUCHI (et Nathalie BATTUS), *Rien que des os*, 9 juillet 2016, in. L'Atelier de création radiophonique, France Culture.

*Ils sont venus dans la forêt, ils ont tiré avec leur fusil  
et ils ont tué un grand singe noir.*

*Nous, on les a laissé faire, sans rien dire.*

*On a pensé, ils nous donneront bien un peu de viande,  
mais ils ont cuit l'animal, et puis, ils l'ont mangé.*

*Et nous, nous n'avons eu que les os.*

Voilà pourquoi nous affirmons que **la colonisation continue.**

Et que **la décolonisation est en cours !**

*L'important n'est pas ce que l'on fait de nous,  
mais ce que nous faisons nous-même  
de ce qu'on a fait de nous.*

*Sartre*

*La parole est un champ de bataille* et mal nommer les choses, c'est ajouter au malheur du monde disait Albert Camus. Globalement on ne peut qu'être d'accord même si de fortes nuances me viennent : Je ne suis pas sûr que *mal* ou *bien* nommer soit le fond de l'affaire. *Le bien* et *le mal* me semblent secondaires et j'oserais même dire sans intérêt pour les questions que nous traitons ici. Ces concepts traduisent le plus souvent la domination de qui les prescrit sur tous les autres et une fois libérés dans le champ discursif, débouchent sur un engrenage qui finit lui-même toujours en *morale contre morale*, débat creux qui fait fi du réel vécu et subi par le plus grand nombre.

Nommer *juste* voilà qui serait plus efficace. *Juste* au sens de *justesse* parce que *le mot juste* appelle *la justice*. Être attentif à la justesse des mots utilisés est un préalable dans le combat pour l'égalité des droits. Choisir la justesse, c'est, comme un coup de tonnerre provoque une avalanche, engendrer de la justice dans le domaine de la parole et affirmer ainsi le choix des relations d'égalité et non de hiérarchie entre les gens.

Par ailleurs je ne sais pas ce que c'est que *les choses*. *Le réel* tel qu'il se présente et s'impose dans toute sa brutalité crue voilà ce qu'il faudrait nommer. Enfin, pour en terminer avec Camus, *le monde* je comprends à peu près ce que c'est mais c'est un terme trop abstrait pour que je l'accepte en l'état même s'il m'arrive, par paresse et commodité, d'en faire usage quelques fois et je dois avouer d'une manière approximative. Donc plutôt que *le monde* peut-être faudrait-il s'atteler à entendre<sup>14</sup> *qui habite le monde*, c'est-à-dire les gens, et plus précisément les spoliés, les déshérités, les dominés, les opprimés.

Je reformule donc :

*Ne pas nommer le réel avec justesse, c'est ajouter au malheur des opprimés !*

---

<sup>14</sup> Je pense ici à la phrase lumineuse de pierre BOURDIEU, *Commencez par entendre ce que je suis, pour le reste je m'en charge*, et qui devrait être la devise de tous les intervenants en éducation permanente notamment.

Pour essayer d'aller au bout de cette réflexion, on ne peut pas ne pas interroger le verbe *nommer* lui-même : La définition du dictionnaire nous dit que : *Nommer l'autre est l'acte inaugural qui nous permet d'identifier quelqu'un ou quelque chose. En conséquence, cet acte permet au sujet d'être identifié par les autres. Il est porteur d'un signifiant qui le nomme, qui le différencie des autres et qui en même temps l'inscrit dans un groupe.*

Ce qui affleure dans cette définition c'est que le verbe nommer suppose un *autre* à nommer, on ne se nomme pas soi-même mais on nomme ce que l'on estime, voit, veut, désire différent. Nommer est un acte premier, fondateur de la relation, qui permet *d'identifier* (octroyer une identité) c'est-à-dire, marotte du capitalisme, de *classer* les *êtres* et les *choses* (la proximité des mots *quelqu'un* et *quelque chose* est tellement énorme qu'elle en devient signifiante d'autant plus qu'elle colle à l'époque du tout s'achète et tout se vend et où, pour citer une émission télé en vogue *Tout le monde a quelque chose à vendre* sous-entendu *n'importe qui est à vendre*). En réalité, nommer l'Autre, quel qu'il soit, et d'autant plus quand son altérité est *visible* (j'y reviendrai), signe un acte de domination puisque cette Altérité nommée n'existe que parce qu'elle est nommée.

Par ailleurs, la définition du dictionnaire nous dit qu'un *anonyme* c'est une personne sans nom. Serait-il donc possible d'échapper à la nomination ? Ne pas être nommé c'est-à-dire ne pas être un Autre pour quiconque, est-ce possible ? Et être sans nom est-ce si terrible que cela en somme ? Je sais peu de ce que la philosophie et la psychanalyse en pensent mais ces questions m'amènent à ce que j'appelle *la blessure du nom propre*. Je me réfère ici encore à mon histoire personnelle mais qui rejoint celle de millions voire de milliards d'autres.

Le nom de l'Autre semble problématique parce qu'il inclut la question de l'étrangeté qui pousse le dominant à essayer de le domestiquer, de l'amadouer, de *civiliser* pour le ramener à une perception familière qu'il a de cette altérité. Je m'explique : Dans le peuple où je suis né, les *Berbères*<sup>15</sup>, pour appeler quelqu'un on accolait son prénom avec le prénom du père. Cette idée saugrenue pour beaucoup de lier à jamais l'enfance du premier à l'enfance du suivant m'a toujours paru magnifique. Lorsque nous sommes arrivés en exil dans les années soixante, il nous fallait un

---

<sup>15</sup> Là aussi c'est celui qui nomme qui impose le nom ! On dit que *Berbère* vient de *Barbare*, nom que les envahisseurs romains et/ou arabes auraient donné aux populations du nord de l'Afrique à cause de la manière dont sonnaient les langues autochtones à l'oreille des dominants. Quant à ces peuples résistants, entre eux ils se nomment *Imazighène* qui signifie *hommes libres* ! La perspective n'est bien évidemment pas la même...



nom de famille, le prénom de mon père est devenu mon nom. Lorsque j'entends les débats aujourd'hui sur l'orthographe dans la langue française, je ne peux m'empêcher de penser à l'amputation subie par nos prénoms à mon père et à moi. Combien de fois n'ai-je pas entendu Mohamed avec un *m* ou deux *m* ? Avec un *d* ou un *t* à la fin ? Hamadi avec un *m* ou avec deux *m*, avec un *a majuscule* ou un *b majuscule* ? Mon petit cas personnel n'aurait que peu d'importance s'il ne se confondait à bon nombre de Diallo, Mamadou, Abdel (qui ne veut rien dire puisque c'est un suffixe qui ne prend sens qu'accolé à un qualificatif) et d'autres encore.

Au risque d'être incompris, et me référant à cette phrase lumineuse du Mahatma Gandhi, citée par Nelson Mandela *Tout ce qui est fait pour moi, sans moi, est fait contre moi !* J'irai plus loin encore : Nommer l'autre c'est considérer qu'il n'avait pas d'existence avant mon regard posé sur lui, qu'il n'a d'existence que parce que je le nomme et qu'il n'aura plus d'autre existence que celle nommée par moi. En cela, cette conduite est en ligne droite l'héritière des politiques menées par tous les empires coloniaux.

Avant de poursuivre et pour être fidèle à la justesse des mots que nous réclamons, disons que lorsque certains termes apparaissent ce n'est jamais pour viser les personnes, les individus. Le mot *blanc* par exemple signifie ici la domination d'un *système*<sup>16</sup> et non pas la culpabilisation au regard de l'histoire de tel ou tel individu de peau blanche même si le cours des événements ce sont aussi les femmes et jusque-là surtout les hommes qui l'orientent et qui lui font charrier des actes posés par les uns ou les autres, puissants au demeurant. De même les mots *race*, *racisée* et *racisé* par exemple, jamais n'avalisent l'idée qu'il y aurait des *races* au sein de l'espèce humaine mais affirment que ce sont des constructions sociales produites par la domination.

On voit bien comment se profile dans mon propos ce que je perçois comme nœud et centre et cœur de cette réflexion : la parole qu'il faut désamianter, récurer, la langue qu'il faut désinfecter pour dépolluer les esprits parce que la domination coloniale blanche s'arc-boute bien sûr sur la force économique et militaire notamment mais elle ne peut réellement s'exercer que portée, soutenue,

---

<sup>16</sup> Des amis enseignants qui, tout le long de leur carrière ont lutté contre les dysfonctionnements de ce qu'ils appellent eux-mêmes *le système scolaire*, me posaient la question de savoir ce que je voulais dire quand je parlais du *Système*. A quoi je n'ai pu que répondre, reprenant en ça une formule lue quelque part, je ne sais plus où, que l'auteur me pardonne : *le système ce sont les salauds, les lâches et les cons qui dansent de concert*. Je soutenais par là qu'il y a des dominants qui savent ce qu'ils font et en tant que cuisiniers du pire, le font quand-même (ce sont les *salauds*) ; au service de ces dominants, il y a tous ceux qui, pour ne pas perdre le peu qu'ils ont c'est-à-dire les gouttes du prétendu « ruissellement », se font les larbins du système et lui permettent de se perpétuer (ce sont les *lâches*) et puis il y a le gros de la masse qui n'aime rien que la chaleur et la sécurité illusoire du troupeau (ce sont les *cons*). Je n'ai plus jamais revu ces « amis ».

légitimée par la parole, par la langue. Et parce qu' *une langue c'est un dialecte avec une armée.*<sup>17</sup>, l'on peut esquisser l'idée que toute domination est d'abord langage au service de la violence faite aux corps et aux têtes.

Les mots sont indissociables du pouvoir, ils donnent le sens, créent la signification voulue et ensuite transmettent ce message. Ils sont autant de stratégies pour vaincre, anéantir, exterminer, annihiler, soumettre, briser, abolir, ruiner, étouffer, submerger, déplacer, déporter, administrer, corriger, infliger, châtier, frapper ; maltraiter, bâtonner, cravacher, épuiser, obliger, détruire, flageller, fouetter, matraquer, façonner, abattre, affaiblir, décourager, démanteler, raser, terrasser, défaire, tuer, exécuter, brûler, briser, broyer, piller, désagréger, dominer, opprimer, glorifier, vanter, louer, civiliser, éduquer, instruire, polir, cultiver, éclairer, former, guider, dégrossir, mouler, modeler, dresser... l'Autre...

*Qu'allez-vous faire de ce qu'on a fait de vous ?* voilà la question posée aux descendants des peuples toujours sous domination coloniale.<sup>18</sup>

Si les anciennes générations rasaient les murs, *restaient à leur place* (entendez de subalternes), faisaient le moins de bruit possible, avaient intégré leur position de *minorés* et n'imaginaient en aucun cas une quelconque rébellion puisque, chevillé au corps, ils avaient ce rêve que leurs enfants seraient accueillis à bras ouverts dans ce nouveau monde.

Ils ne pouvaient imaginer que ce rêve d'éducation, d'ouverture à la démocratie radieuse et à la promesse de liberté, égalité, fraternité au cœur de la pensée des Lumières, n'était que miroir aux alouettes. Ils ne pouvaient concevoir que l'espérance d'une ascension sociale de leur descendance vers une meilleure vie que la leur, serait trahie par ceux-là mêmes en qui ils avaient placé leur confiance au point de donner leur vie dans des guerres militaires ou économiques qui n'étaient pas les leurs et qui ne se livraient jamais à leur avantage.

---

<sup>17</sup> Geoffroy de LAGASNERIE, sociologue et philosophe français.

<sup>18</sup> Certains penseurs et militants anticolonialistes pensent que les combats des jeunes des quartiers, des cités et des banlieues, (euphémisme utilisé pour ne pas dire *arabes* et *noirs*) ancrent à raison leur combat pour l'égalité des droits dans cette histoire de la décolonisation non encore achevée et qui, des terres anciennement colonisées s'est étendue aux sociétés colonisatrices et prédatrices. Pour dire vite, ces luttes pour l'émancipation tuent encore (exemple frappant et glaçant : douze jeunes hommes noirs et arabes sont tués par la police chaque année en France (source G. de LAGASNERIE)).

Et quand ils reviennent de ces guerres, fourbus comme de vieux chevaux blanchis, ils voient leurs enfants plus malmenés encore qu'ils ne l'ont été et comprennent somme toute que leurs sacrifices auront conduit à un terrible et invivable fiasco et conscientisent enfin qu'à l'endroit où il vit, lorsque cet endroit est homogène ou supposé tel, le *monde blanc* est persuadé d'être l'étalon de l'humanité resplendissante et le représentant auto-élu de l'Universalisme qui n'est que la projection sublimée de sa propre identité au sommet de la pyramide de toutes les autres.

A la question pourquoi écrivez-vous ? Annie Ernaux, Prix Nobel de littérature répond : *pour venger ma race* (sous-entendu *ma classe sociale*). Cet objectif, les nouvelles générations l'assument au nom des conditions qui leur sont faites et en mémoire des souffrances de leurs pères. Et contrairement à ce que l'on pourrait en penser, ils estiment que la mise en cause des pays où ils sont nés et à laquelle ils s'emploient, que leur combat pour l'égalité de traitement, que leur critique acerbe des hiérarchies quelles qu'elles soient et du *racisme* comme arme première de la domination, parlent pour eux et sont une preuve, si l'on voulait être un peu impertinent, de leur *intégration* sociale.

Pour eux, qui étaient exclus des cercles de la parole, s'exprimer autrement, remettre en question les mots du Maître, refuser l'assignation à domicile par le langage à laquelle on les contraint, c'est dynamiter tous les échelons de cette vieille hiérarchie sociale pyramidale où le mâle blanc, hétérosexuel, chrétien, quinquagénaire et nanti, faisait et disait la loi et, d'une certaine manière, dictait la Vérité à vocation prétendument universaliste.

Et à la question du *Que faire ?* qui leur est posée (parce que cette question est essentielle dans tout combat politique), leur réponse est claire : Parce que *les mots sont des pistolets chargés*<sup>19</sup>, il faut agir par la parole parce que la parole, aujourd'hui ils en sont convaincus, est action. A leur tour de désencombrer l'esprit, de s'atteler à une destruction systématique de tout langage formaté qui lui-même formate la pensée et de récurer les fosses septiques où se vautrent les mots nauséabonds. Leur moment sonne de nommer à leur tour et de révéler toutes les conduites qui leur ont été imposées. Ce faisant, ils obligent le monde dominant à se voir comme dominant et blanc.

Et quand il se voit regardé, débusqué, le dominant se rebiffe. Nommer *l'Arabe* ou *le Noir* quoi de plus normal puisque ces deux catégories (comme d'autres) étaient imposées ! Le nommer, lui, comme *blanc* lui apparaît insupportable et, renversement hallucinant, voilà les résistants au racisme qualifiés de racistes (*anti-blancs*).

---

<sup>19</sup> Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard, collection Idées n°58

L'avènement d'un lexique clair et net, sans euphémisme aucun, résolu à énoncer et à dénoncer toutes les dominations accumulées (racisé.e.s, blanchité, féminisme décolonial, privilège blanc, wokisme...) ces mots ainsi débusqués aussi dans leur laide injustice rend compte du bouillonnement de la pensée et de l'action des descendants des peuples colonisés comme s'ils sortaient d'une interminable plongée en apnée et que l'ivresse de l'air les envahit, leur fait mal mais à la fois les met dans l'euphorie.

Dans le même temps, cette *correction*, dans le sens de *relecture* du lexique de l'idéologie dominante provoque le raidissement de la part de ceux qui pendant trop longtemps ont considéré être les mieux armés, dans tous les sens du terme, les plus habilités, les heureux élus, seuls et véritables *deus-ex-machina* capables donc de parler du monde et de le nommer à leur image. Et bien sûr, renversement pervers (j'utilise ce terme à bon escient parce que c'est une technique de pervers narcissique), comme toujours, ceux qui s'insurgent contre cette écœurante violence discursive se retrouvent accusés d'être *intolérants* comme la femme battue se retrouve à s'excuser parce qu'elle aurait bien entendu fourni toutes les excuses à son agresseur pour l'agresser. Plus le renversement est énorme, plus la perversité s'en trouve légitimée et renforcée.

Petit ou grand bémol c'est selon :

J'affirme que la majorité d'entre ces enfants dont je parle, dans leur domaine d'intervention, font le choix de la parole, du discours, de la conviction, du débat d'idées, de la confrontation des arguments pour dénoncer ce qu'ils subissent. Ce choix, à mes yeux, leur donne raison malgré le rapport de force en leur défaveur et à cause de cela peut-être. Il leur donne doublement raison parce que la domination s'accompagne toujours de la déqualification et déploie toutes ses stratégies pour inscrire en première intention l'infériorité des Autres dans la sphère de la pensée. L'Autre, au plus loin de l'humain et au plus proche de l'animal, ne peut en aucun cas être capable de penser sa destinée, encore moins de porter un regard quel qu'il soit encore et surtout pas critique sur les conduites et les pensées à court et long terme du dominant.

Mais je ne méconnaissais pas pour autant qu'une infime partie des enfants des colonies anciennes et nouvelles choisissent une autre voie, celle de la table rase, de la terre brûlée, de la fuite en avant meurtrière. Ceux-là optent pour la violence, le cliquetis des armes, le sentiment puissant que cela procure de passer de l'étron de la société blanche à une position de combattant d'une entité mythologique et qui enfin se croit du bon côté du fusil et peut faire feu ! Je ne méconnaissais

pas plus la part de revanche tellement humaine mais tellement stupidement improductive comme diraient nos économistes d'aujourd'hui, qui pousse ces mômes d'à peine vingt ans à être les larbins d'une Histoire<sup>20</sup> qui n'est pas celle des leurs.

Le 22 mars 2016<sup>21</sup> (l'histoire a de ces raccourcis) j'écrivais, réaction immédiate aux attentats de Bruxelles (dans le seul journal à accepter ce billet d'humeur, en l'occurrence Le Vif l'Express !), j'écrivais ceci :

*Vous êtes encore passés à l'attaque, immondes abrutis, tas de cloportes, enfants de rien, sales connards tous autant que vous êtes !*

*Vous n'êtes rien, vous ne représentez rien ni personne, je n'ai rien de commun avec vous. Rien. Je vous exécère pour le mal que vous faites à la foi paisible d'un milliard d'humains sur cette terre ! Chacun de vos mots, chacun de vos gestes est une pelletée de boue que vous jetez à la figure de nos pères, de vos pères, vous ne parlez au nom de personne, vous n'êtes que des malfrats, des bandits, des délinquants, juste des cons parce « les cons ça ose tout, c'est même à ça qu'on les reconnaît » !*

*Petites frappes sans envergure, petits malfrats sans carrure, délinquants médiocres, fils méprisables, frères haïssables, jeunes odieux, crapules haineuses, vous êtes rances dans votre aigreur, rétrogrades dans vos comportements, arriérés dans vos croyances, incultes jusqu'à l'os, bouffis dans le vinaigre de votre catéchisme, cramoiisi dans votre baine ; sans culture sinon celle de la foi aveugle, sans amour sinon celui du sang, assassins d'enfants, égorgeurs de vieilles mères, violeurs bestiaux de femmes, salauds de malfaisants ! Au mieux vous passerez par la case tombeau d'une prison qu'on vous souhaite la plus infâme possible ou alors finir toutes tripes à l'air dans les fosses communes de l'histoire. Vous ne méritez pas mieux, rien de mieux parce que vous êtes des lâches et des traîtres.*

*Vous êtes des lâches parce que vous attaquez à visages couverts, dans l'anonymat des couards, dans l'obscurité des poltrons pour commettre des assassinats d'innocents qui n'ont rien demandé à personne. Vous êtes lâches parce que la mort vous soustrait à votre responsabilité. Seule la responsabilité donne du crédit à l'action. Tuer avant de se donner la mort est la plus grande des lâchetés, rien d'héroïque dans ce geste, rien d'admirable dans cette posture, juste lamentable ! Et vous êtes des traîtres oui. Traîtres à l'amour de vos mères, elles qui n'espéraient que le meilleur pour vous et qui jamais ne vous auraient armés pour aller tuer aveuglément ;*

*Traîtres au rêve de vos pères qui auraient espéré que votre vie soit meilleure que la leur ;*

*Traîtres à l'histoire de vos aïeux qui jamais n'auraient pensé compter en leur sein la chienlit que vous êtes devenus ;*

*Traîtres à vos coreligionnaires que vous pointez à la vindicte des extrêmes ;*

*Traîtres à vos frères et sœurs pour qui vous ne serez jamais d'aucune aide et pire, dont vous polluez l'avenir ;*

*Traîtres enfin au pays qui vous a vu grandir et qui a été un lieu d'asile pour vos parents.*

*Lâches, traîtres et abrutis qui acceptez vos chaînes, chiens rampants et dociles, voilà que vous vous faites les serviteurs zélés, les ramasse-merdes de vos maîtres, les bien pansus d'arabes enturbannés qui vous dirigent. Ceux-là vous méprisent, vous utilisent, vous manipulent, pantins dérisoires d'une guerre qui n'est pas la vôtre. Vous vous pensez des héros, vous n'êtes que de pitoyables pieds nickelés. Vous vous voudriez des modèles, vous n'êtes que des caricatures. Vous vous pensez libres et souverains, vous n'êtes que des pitres et*

---

<sup>20</sup> Pour expliquer comment ces jeunes gens ignorants sont embrigadés dans des causes qui les dépassent, un professeur de l'Université de Casablanca résumait la situation en ces termes lapidaires : Notre ennemi c'est pas Mc Donald, c'est Mc Saudi (comprenez le salafisme saoudien) !

<sup>21</sup> Ironie de l'histoire, le 22 mars est une date au parfum révolutionnaire héritée à la fois de la Commune de Paris en 1871 et du mouvement d'extrême gauche de mai 68 ! No comment.

*des idiots utiles. Vous n'êtes ni islamistes ni révolutionnaires, vous êtes comme une plante, vous êtes là où on vous pose !*

*Vous ne représentez rien de la culture millénaire dans laquelle je suis né. Vous ne représentez rien de la culture tout autant millénaire dans laquelle je vis aujourd'hui.*

*Et je vous le dis,*

*Moi, j'aime ce qui n'est pas pur, j'aime les origines multiples, les métissages féconds, les mélanges bruyants et brouillés. Oui, j'ai choisi de vivre avec les autres. Non ça ne me dérange pas qu'il y ait plusieurs dieux et plusieurs religions et pas de religion du tout. Je m'en fiche. Croit qui veut. Ne croit pas qui veut. Je m'en fiche ! Je ne veux être le censeur de rien ni de personne.*

*Moi, je fête l'amour et l'amitié. Je ris, je chante et je danse. Je bois. Je fornique. Je fais tout ça oui ! Je suis musulman si je veux ! Je suis juif tout autant oui ! Je suis chrétien. Je suis noir. Je suis homosexuel. Je suis mécréant. Je suis femme. Je suis apostat. Je suis athée. Je suis tout ça et je vous emmerde !*

Je ne renie aucun de ces mots nés de la violence du moment et qui avouaient en filigrane à quelle point ma génération avait échoué à passer le témoin aux suivants et à les convaincre qu'ils sont héritiers d'une grande tradition de résistance et de luttes pour la liberté et la dignité. Qu'au fond j'étais consterné, en colère et démuni face à ces abrutis qui n'étaient que les idiots du système, face à leur colère aveugle qui les pousse, parce que sacrifiés, à sacrifier à leur tour des innocents sans saisir ne serait-ce qu'un instant que ce chemin pris s'appelle *tous perdants*.

Et quand je pense à eux me revient en mémoire ce récit de Daniel Mesguich<sup>22</sup> dans Charlie Hebdo : Du temps de sa direction au Théâtre de Lille, il se retrouve au fond de la salle lors d'une représentation à l'usage d'un public de scolaires comme on dit. Quelques jeunes plus chahuteurs que d'autres de ces écoles dites *difficiles* haussent le ton, et parmi eux, un jeune *d'origine arabe* qui râle tant et plus et se lève en décrétant qu'il n'a rien à faire là et que tout ça ne l'intéresse pas. Le jeune adolescent quitte la salle et se dirige vers la sortie où Mesguich le rejoint et lui dit en substance : *Tu as raison de partir, tu as raison de dire que ce qui se passe dans ce lieu n'est pas pour toi, c'est exactement ce que pensent ceux qui ne veulent pas de toi ici et qui considèrent que tu es, comme ton père, juste bon à ramasser leur m...* *Salut !* Le Directeur retourne dans la salle et quelques minutes plus tard, le jeune homme revient et assiste à la représentation jusqu'au bout.

Combien de ces jeunes perdus qui ne connaissent rien de leur histoire ni des enjeux auxquels la modernité les confronte ont rencontré un tel pédagogue attentif ? Peu je crois. Et je regrette pour ma part de ne pas avoir été Daniel Mesguich pour un de ces jeunes afin de le dissuader d'entrer dans le jeu du Système et de se placer ainsi juste à l'endroit où on l'attend. Tout cela pour

---

<sup>22</sup> Daniel MESGUICH, comédien et metteur en scène de théâtre français.

expliquer en quoi consiste le débat au sein des dominés nés des combats décoloniaux : le glaive ou la langue !

Pour ma part le débat est tranché : La langue voilà l'arme de combat ! Il nous faut débusquer et pervertir les mots des dominants et les faire imploser de l'intérieur. Kateb Yacine<sup>23</sup>, immense écrivain algérien de langue française à qui les puristes reprochaient d'écrire en français répliquait qu'avoir subi la domination pendant plus de cent trente ans méritait bien de garder un *tribut de guerre*.

Si la langue nous pousse à comprendre et à transcender la domination subie, le glaive, lui, ne fait que renforcer les puissants. Parce qu'en vérité, ce que l'extrême droitisation de la pensée coloniale aujourd'hui raconte principalement c'est qu'elle ne supporte pas que les sans voix de naguère, ceux qui étaient interdits de parole et sommés en toutes circonstances de courber l'échine et de se taire, que ceux-là, de surcroît sans demander la permission du Maître comme au bon temps des colonies, s'approprient le droit de parler et parfois même, comble des renversements, d'élever la voix, voire de se laisser aller au *cri*<sup>24</sup> !

Et nous dirons pour clore ici, que tous ces soubresauts de haine, de mépris, de violences décuplées ne sont que le chant du cygne d'une domination violente qui n'a que trop duré. Et que oui la parole est salutaire parce que sa fonction *est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent...*<sup>25</sup>

---

<sup>23</sup> Auteur de *Nedjma*, son œuvre majeure. Plus tard, il écrira et fera du théâtre aussi en langue arabe populaire et en tamazight (berbère).

<sup>24</sup> Lors d'un colloque au Théâtre des Martyrs, Jean-Marie PIEMME auteur belge connu et reconnu disait que le théâtre devait se tenir à distance du réel et, si j'ai bien compris, l'euphémiser pour le dépasser. Si l'on peut comprendre cette position pour l'exercice du théâtre bourgeois, je soutenais qu'en revanche, les minorés quant à eux n'avaient que le cri pour se faire entendre partout sur cette terre et face à toutes les dominations!

<sup>25</sup> Cit. Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?* Gallimard, collection Idées, n° 58

*La pensée réactionnaire n'a qu'un seul but,  
rendre les persécutés responsables  
des crimes perpétrés contre eux.*

*Gisèle Sapiro<sup>26</sup>*

*L'insulte est une arme de domination* et, pour nommer l'autre et afficher ainsi sa position de domination, le dominant commence par l'insulte. Ainsi... *Quand il s'agit de blesser l'Autre, présumé faible et sans défense, l'imagination humaine est sans limites, le vocabulaire s'enrichit -mot contestable- en permanence. Quand, de plus, une communauté humaine est persuadée qu'elle est supérieure, quand elle est seule à posséder le Verbe, majuscule à l'appui, à traduire par mille canaux le regard méprisant ou condescendant, le flot se fait torrent. Durant quatre siècles, la dévalorisation des êtres à peaux noires, basanées, brunes, jaunâtres, croisés, puis soumis au joug, mena à des comparaisons insultantes : ces êtres étaient des sous-hommes, des animaux sans doute légèrement perfectionnés. Aussi l'ère esclavagiste puis la période coloniale ont-elles donné naissance à une grande quantité de mots insultants...*<sup>27</sup>

L'insulte est une malédiction. L'insulte est une abomination. Elle ne peut générer que le dégoût, la détestation, la haine. Ses mots sont maudits (mal dits et mal disants), leur bêtise est purulente, ils suintent les égouts de l'histoire, ils charrient dans leur boue la vexation perpétuelle, l'humiliation sourde et la souillure permanente. Elle est hors du champ du réel donc de l'humain parce que son objectif est de rendre banal même ce qui ne devrait jamais l'être : l'humanité dans ce qu'elle a de commune entre chaque être sur cette terre. Elle a l'objectif d'euphémiser le monde et de banaliser l'innommable (on ne dit pas assez comme *l'euphémisme* est une verrue qui se répand sur nos vies et combien la *banalisation* une plaie impossible à cautériser).

Dans la guerre des mots, l'insulte prend une place majeure parce qu'elle porte dès son émission l'objectif premier et probablement unique de pointer le doigt accusateur et vengeur de celui qui domine (image du Dieu vengeur et omnipotent dans certaines traditions et qui trouve ses

---

<sup>26</sup> Gisèle SAPIRO, *chercheuse et directrice de recherche au CNRS*, auteure notamment de : *Des mots qui tuent. La responsabilité de l'intellectuel en temps de crise (1944-1945)*, Paris, éd. du Seuil, Points, 2020.

<sup>27</sup> Alain RUSCIO, *Des racines coloniales du racisme « à la française » : petit dictionnaire des insultes racistes*, éd. Les Indes savantes, 2020



ersatz dans la vie vivante sous la forme de petits potentats de bazars à tous les étages !), pour *stigmatiser*, c'est-à-dire comme le définit le dictionnaire Littré *marquer au fer rouge ou autrement* ! Je ne sais ce qu'est cet *autrement* mais il doit brûler tout autant que le fer rouge !

On ne déplace ni ne brutalise, ni n'écrase ni n'extermine des hommes et des femmes mais des *crouilles*, des *youpins*, des *youtres*, des *nègres*, des *singes*, des *melons*, des *bicotes*, des *crouiats*, des *négres* et des *négresses*, des *bamboulas*, des *chocolats*, des *bougnoules*, des *fatmas*, des *moukères*, des *météques*, des *macaques*... Ce n'est pas Mamadou et Ali qui se sont noyés en Méditerranée ce sont deux *migrants* et ça arrange les dominants parce les migrants c'est un tout informe, *tous les mêmes* là aussi, donc personne. Ce que l'on tue c'est la réduction que l'on fait de l'autre, c'est le rabais que l'on fait de lui, c'est sa caricature. Il est donc certain que l'insulte est une caricature. Quant à savoir si la caricature est une insulte, c'est une vraie question.

Mais quel est le contenu de ces mots de haine ? Quel objectif veulent atteindre les mots tueurs ? Ces questions méritent d'être soulevées. François Bégaudeau<sup>28</sup> parle de l'ambivalence du langage : *C'est assez redoutable le langage parce que c'est un outil de falsification extrêmement performant mais c'est aussi l'outil du contraire, c'est-à-dire plutôt que de falsifier c'est de dire enfin le vrai. La littérature se tient un peu dans cette ambivalence du langage.* Mais on peut conclure comme lui, s'agissant de l'insulte : *Ici c'est plutôt la part sombre qui s'impose...*

Cette part sombre du langage s'impose en effet parce que les mots sont le miroir de ce que nous sommes. Et ce miroir nous renvoie une image qui est un venin puissant, un virus insensible à tout antibiotique, un poison lent qui corrompt cette part infime et fragile en chacun de nous qui nous pousse à *faire société*.

Exemple personnel encore, avant d'être traité de *macaque* à l'âge de dix ans, je ne percevais ni en moi, ni de moi, quoi que ce soit qui puisse me renvoyer à une telle identité simiesque. A la réflexion, cette manière qu'un homme blanc d'un certain âge a eu de me traiter de singe est blessante non pas parce qu'être un singe soit déshonorant dans le règne animal mais parce que l'homme blanc en question en choisissant ce mot me plaçait sur le fil du rasoir, en état de déséquilibre permanent, entre une animalité sans réalité et une humanité non accomplie, pas

---

<sup>28</sup> François BEGAUDEAUX, *Boniments*, éd. Amsterdam, 2023.

totalemment en enfer mais au purgatoire quand même, avec encore du chemin à faire avant de ressembler à l'homme blanc qui m'insultait qui lui, était à l'image de son créateur.

Ce drôle de tout petit mot, *macaque*, me bannissait aux confins d'un *no man's land* (littéralement *ce n'est pas un pays pour un humain*) c'est-à-dire nulle part en somme, nouvel exil qui créait en moi un immense et abyssal point d'interrogation. A plus de trois fois vingt ans ce brouillard volontaire et assassin jeté par cet inconnu, cet anonyme que je ne pouvais nommer, sur le petit être, enfant de dix ans que j'étais, m'enveloppe et me glace encore dans certaines situations et face à certaines personnes. Pendant des dizaines d'années, des questions résonnent dans les moments creux de votre existence dont celles-ci : *Pourquoi ?* et *Qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ?*. C'est au bout de ces longues années que j'ai trouvé quelques réponses dans les travaux du sociologue Didier Eribon<sup>29</sup> : *Il n'est pas d'autre réponse à ces interrogations que l'arbitraire des verdicts sociaux, leur absurdité. Et comme dans Le Procès de Kafka, il est inutile de chercher le tribunal qui prononce ces jugements. Il ne siège pas, il n'existe pas. Nous arrivons dans un monde où la sentence a déjà été rendue, et nous venons, à un moment ou à un autre de notre vie, occuper la place de ceux qui ont été condamnés à la vindicte publique, à vivre avec un doigt accusateur pointé sur eux, et à qui il ne reste qu'à tâcher tant bien que mal de se protéger d'elle et de réussir à gérer cette "identité pourrie", comme le dit le sous-titre anglais du livre d'Erving Goffman, Stigmate.*

L'insulte *macaque* elle-même, m'apparaît aujourd'hui comme hier sans contenu véritable. L'incongruité de l'énonciation, l'immense bêtise de la comparaison, l'erreur sur la cible (toute insulte se trompe de cible, elle parle toujours de quelqu'un qui n'est pas là)... me sont aujourd'hui incompréhensibles.

Ce qui en revanche continue à me peupler, c'est cette question philosophique et psychanalytique incontournable et que je n'ai jamais pu éviter : Que dit sur cet homme l'événement que je raconte ? Et plus largement, que révèle l'insulte de l'insulteur ?

Parce que de l'insulté, l'insulte ne dit rien sinon le faux, le factice, la fable, la fiction, le fantasme (celui du dominant sur le dominé), le désir d'enfermer l'autre dans une image inconsciente héritée depuis toujours. Parce que leurs insultes sont maudites, l'insulte dit des insulteurs qu'ils sont des êtres maudits.

---

<sup>29</sup> Didier ERIBON, *La société comme verdict : classes, identités, trajectoires*, Paris, Fayard, 2013.

La différence, l'altérité pour le raciste, pour l'insulteur se résume à *Celui-là est le contraire de moi !* La préférence nationale commence par la préférence personnelle ! Je me préfère à tout le monde, je suis ma préférence à moi ! Stupidité et peur malade.

Les insulteurs sont des êtres maudits oui. Ils vouent aux gémonies tout qui relève de l'Altérité. Si souvent, dans un narcissisme incontrôlé, celui qui parle se mire dans ce qu'il dit, celui qui insulte s'admire, se regarde, se savoure, se sent, se touche, se tâte, s'éprouve et s'approuve dans l'effet de son insulte. Il ne soupçonne en aucun moment que le mépris des autres est un mépris de soi, une verrue sur la langue de l'être qui l'énonce. Si je me laissais aller à ce que l'enfant insulté et blessé en moi pense, je dirais que tout insulteur est un peureux, un couard, un lâche, un être flottant, un impuissant en vérité. S'ils étaient tranquilles avec eux-mêmes, tous ceux-là, pourquoi iraient-ils sur les marécages de la masculinité triomphante, les forfanteries militaristes, les milices ras de casquettes, enzovoort.

Alors que ce sont des appels à la haine, tous ces mots de guerre pourraient-ils répandre leur poison s'ils n'étaient relayés, entretenus, soutenus même par ce que l'on appelle les élites ? Vraie question si l'on pense à ce proverbe : *Ne t'insulte que celui qui te rapporte les insultes des autres !*<sup>30</sup>

Là encore Didier Eribon répond à l'appel au secours : *L'injure raciste est portée sur la place publique via la presse, les médias audiovisuels et l'Internet. Or, ces lieux médiologiques de transmission et de mémoire assurent la circulation des insultes spontanées secrétées dans la sphère privée et ils les pérennisent. (...) En face de l'arsenal des sanctions propres à punir, on esquivé. Les mots de répertoire sont soigneusement évités par les ténors du racisme et de l'antisémitisme, mais il suffit à chacun d'eux de parler par insinuation, d'user de périphrases, pour que tout le monde comprenne ce qui a été dit en réalité, car nous sommes dans une culture du racisme anciennement installée.*

Quoi d'étonnant en réalité ? Comme à leur habitude, dans leur toute grande majorité, les médias font leur travail : Entériner tant dans le langage que dans les manières de rendre compte de la réalité, le monde comme il va, avec ses rapports de force, ses ignominies et ses sauvageries. Ils ont, pour la plupart, depuis des décennies, oublié que leur rôle, vital pour la Cité, est celui du contre-pouvoir : Ne jamais prendre pour acquit ce qui semble partagé ; ne jamais prendre pour argent comptant ce que celui qui en position de pouvoir peut dire du monde et de ses ressorts. Ne jamais

---

<sup>30</sup> Proverbe *berbère* qui insiste sur l'effet stigmatisant et prédictif de la parole.

tergiverser sur la mise en cause de toute vérité et dogme même et surtout celui qui est majoritairement partagé.

Eux qui ont pourtant appris (je le suppose et n'ose imaginer le contraire), que c'est la parole qui crée le monde<sup>31</sup>, que ce sont les mots qui fabriquent le réel, eux donc ne font que construire les clichés, les images toutes faites et les stigmatisations. Ainsi, le nombre d'âneries déversées sur les *Autres*, les minorés de nos pays souvent, n'a jamais baissé, non, juste une constante remise à jour du vocabulaire au service de toutes les discriminations.

A titre d'exemple, pour essayer de faire comprendre mon propos, en cinquante ans de présence en Belgique, on s'est adressé à moi comme marocain puis comme maghrébin ou maghrébien, (c'est mieux disait mon père parce que dans le mot il y a « bien » !) puis arabe puis musulman. Et dans le mode insultant parce qu'ordurier qu'on nous a servi jusqu'à la nausée, il y a du nouveau : *norvégien* ! C'est le mot qu'un sale porc, petit politicard de bas étage et sans envergure, a utilisé, la bouche pincée par ce qu'il croit être de l'humour, pour nommer les jeunes belges de Molenbeek ou d'ailleurs, les maghrébiens donc. Le genre de plaisanterie qui fait glousser Madame et braire Messieurs dans les soirées entre bonnes gens de bien... Bêtise crasse, ignorance imbécile, vulgarité entre dominants, la vraie vulgarité ! pas celle qui dit caca, con, bite, non, celle du mépris du pauvre, celle qui tire sur l'ambulance, celle qui maintient la tête sous l'eau de celui qui se noie déjà.

Croyez-vous qu'un seul journaliste ait attiré l'attention sur le fait que les déclarations de ce pauvre type, parce qu'elles flattent les instincts les plus bas, non seulement étaient à tout le moins moralement mesquines, petites et médiocres mais que juridiquement, on pouvait leur supposer au moins une légère tendance au racisme et à la xénophobie ? Non bien sûr, ou alors vite, pas des heures d'antenne dans ce cas, pas des reportages à gogo dans les *quartiers difficiles*, personne pour plaider la cause du plus faible.

Parce qu'il remet en perspective et déconstruit le langage pour ne pas en être piégé, un journalisme digne de ce nom refuse les conformismes auxquels une langue rapide et sommaire l'appelle et, ce faisant, prend parti pour le plus faible. S'il refuse ce *parti-pris*, il ne fait que participer

---

<sup>31</sup> Idée chère au dramaturge français Valère NOVARINA auteur notamment de *Devant la parole* et de *Le Théâtre des paroles* éd. P.O.L.

à la domination sur les minorés. Ce journalisme-là n'est que collaboration de classe et simple propagande.

En réalité, et pour dire vite, ces *chiens de gardes*<sup>32</sup> dociles qui relayent les discours de haine en désignant ainsi pour tous le bouc émissaire du moment, ne sont en fait que les serviteurs zélés du capitalisme sauvage qui dresse tout le monde contre tout le monde et les alliés objectifs de tous les extrémistes violents et totalitaires de partout ailleurs qui répondent à la haine du musulman par la haine de l'Occident. Ces journaloux-là ne sont que les chantres d'une Europe qui refuse de se voir telle qu'elle est et continue à se rêver blanche, masculine, chrétienne et hétérosexuelle.

On voudrait se laisser aller à les vouer à la malediction tous ceux-là si malheureusement la malediction de tous les insulteurs ne gagnait les insultés parce que quiconque l'a subie un jour ou l'autre sait de tout son corps que l'insulte est une terrible chose, une bombe à fragmentation et à retardement qui peut provoquer le mépris de soi, la honte d'avoir cédé à ce mépris de soi et à la colère pour tenter de passer outre.

Didier Eribon toujours : *Chacun de nous le sait qui l'éprouve dans les situations les plus banales, où l'on se trouve frappé et meurtri sans s'y attendre, alors même que l'on pensait être immunisé. Il ne suffit pas d'inverser le stigmat, pour parler comme Goffman, ou de se réapproprier l'injure et de la resignifier, pour que leur force blessante disparaisse à tout jamais. On chemine toujours en équilibre incertain entre la signification blessante du mot d'injure et la réappropriation orgueilleuse de celui-ci. On n'est jamais libre ou libéré. On s'émancipe plus ou moins du poids que l'ordre social et sa force assujettissante font peser sur tous et à chaque instant. Si la honte est une « énergie transformatrice » ,selon la belle formule d'Eve Kosofsky Sedwick, la transformation de soi ne s'opère jamais sans intégrer les traces du passé: elle conserve ce passé, tout simplement parce que c'est le monde dans lequel on a été socialisé, et qu'il reste dans une très large mesure présent en nous aussi bien qu'autour de nous au sein du monde dans lequel on vit. Notre passé est encore notre présent. Par conséquent, on se reformule, on se recrée ( comme une tâche à reprendre indéfiniment), mais on ne se formule pas, on ne se crée pas. Pour le dire en termes foucaaldiens : il ne faut pas rêver d'un possible "affranchissement " , tout au plus peut-on franchir quelques frontières instituées par l'histoire et qui enserrent nos existences.*

Malgré le lumineux de cette pensée ici ramassée, pour ma part je ne veux pas oublier cette idée défendue par Jean Genêt : *il faut insulter les insulteurs*. Je comprends cette phrase comme une manière de relever la tête, de reprendre de la dignité perdue grâce aux mots. La parole encore !

---

<sup>32</sup> Paul NIZAN, *Les chiens de garde*, éditions Rieder,

*La pratique sans la théorie est aveugle  
la théorie sans la pratique est absurde.*

*Emmanuel Kant.*

### *Conclusions provisoires* sous forme de *Questions*

Parce que *Les mots ont pour moi une charge. Je me sens incapable d'échapper à la morsure d'un mot, au vertige d'un point d'interrogation.*<sup>33</sup>, cette étude ne peut ignorer le cadre qui l'a suscitée : le Théâtre de la Parole, association artistique et d'éducation permanente. C'est pourquoi je voudrais conclure par cette partie qui investit sous formes de questions principalement, la parole et son utilisation au quotidien lors d'ateliers et de rencontres notamment et ce qu'elle induit comme rapports de domination. La liste des mots questionnés ici n'est pas exhaustive. A une grande partie de ces questions, je n'ai aucune réponse ou qu'une réponse en devenir mais j'ai choisi de les livrer pour inciter chacun à y réfléchir.

Relever d'abord la question première qui me vient : Quand, pourquoi et comment s'est opéré le glissement d'Education *populaire* à Education *permanente* ? Que raconte-t-il du pouvoir qui l'édicte ? Que nous dit-il du *populaire* ? Pourquoi *se former en permanence* ? Cette idée de performance à entretenir ne renvoie-t-elle pas au néo-libéralisme triomphant ? Le mot *éducation* lui-même devrait être questionné. Tenons-nous assez compte *qu'éduquer* suppose quelqu'un qui l'est et quelqu'un qui ne l'est pas encore, un éduqué en devenir ? Est-ce vraiment le cas ? Qui éduque qui ? Et éduquer à quoi ? N'ya-t-il pas là, si l'on n'y prête garde, une domination par le savoir ? Les classes populaires sont-elles à ce point sans éducation qu'il faille les éduquer *en permanence* ?

Le secteur de l'éducation permanente ne serait-il pas, au moins en partie, le lieu d'une novlangue<sup>34</sup> qui consiste à brouiller un peu les pistes pour ne pas dire le réel (exemple parmi d'autres : on parle de public *défavorisé* plutôt que *dominé* parce que *défavorisé* c'est la faute à pas de chance alors que *dominé* c'est la faute à un *dominant* !). Pourquoi les activités en éducation permanente ne sont-elles que trop exceptionnellement envisagées sous le prisme pourtant pregnant

---

<sup>33</sup> Frantz FANON, *Les Damnés de la Terre*, 1961, rééd. La Découverte, 2002

<sup>34</sup> Je renvoie ici aux travaux de Franck LEPAGE.

des rapports de classes et des rapports à l'Altérité (entendez les altérités sociales, culturelles, économiques, de genre...)?

C'est quoi *les quartiers*? Y a-t-il des *quartiers* dans les communes nanties de Bruxelles par exemple? C'est quoi *la culture des quartiers, les artistes des quartier*? Dire *Il faut leur donner ce qu'ils sont : rap, slam, graf...*, est-ce reconnaissance ou assignation à résidence culturelle? Que signifie *LA* culture? Ne sommes-nous pas tous constitués de fragments culturels et identitaires? Dire *leur* culture, n'est-ce pas à nouveau considérer qu'ils se ressemblent tous? Dire *leur* culture, ne serait-ce pas en creux dire *nous n'avons pas la même culture qu'eux*? C'est quoi la *culture d'origine*? C'est quoi *l'origine*?

De qui parlons-nous? Qui nomme qui? Comment? A quelles fins? Sait-on à qui on a affaire dans nos activités? Pour dire quoi? Pour situer où? Pour maintenir quoi? Pour gagner quoi? Je pose la question parce que la terminologie montre à quel point il y a une méconnaissance de l'Altérité. Pour la population d'origine du nord de l'Afrique, dans les années soixantes, c'était la désignation nationale qui prévalait, on avait affaire à des *marocains*, des *algériens* etc. Dans les années septante, on est passé au mot *arabe* pour les désigner et après la prise du pouvoir par les mollahs en Iran, au mot *musulman*! J'attire l'attention sur cet exemple pour dire à quel point nous sommes tous tributaires de l'histoire des idées, des rapports de force et de domination, des enjeux politiques donc et que l'éducation permanente n'en tient parfois aucun compte et ne fait donc que relayer et perpétuer les rapports de domination, évidemment sans aucune mauvaise intention.

Dire *immigré* ou *issu de l'immigration* ou *d'origine immigrée* c'est quoi? Y'aurait-il un territoire appelé *immigritude* d'où certains seraient venus? Dire *problème de l'immigration* n'est-ce pas banaliser un mot qui tue? Dire le *problème* de l'immigration, n'est-ce pas instituer que chaque destinée humaine qui a connu l'exil est *problématique*, qu'elle pose problème, qu'elle représente un danger. Ainsi, moi qui suis la résultante en somme d'une émigration puis d'une immigration, j'ai été nommé malgré moi, depuis l'âge de le comprendre, comme *problème*.

Dire *issu de la diversité* n'est-ce pas perpétuer l'idée de l'étrangeté et affirmer que les autres sont divers à l'exception de...? De qui? Le monde blanc dominant serait-il monochrome, sans aucune diversité interne? Et qu'est-ce que cette idée *issu de*? Dire *immigré* n'est-ce pas oublier une vie antérieure qui a constitué *l'émigré*?<sup>35</sup> N'est-ce pas prendre le pouvoir sur lui, une manière

---

<sup>35</sup> Voir les travaux du sociologue Abdelmalek SAYAD.

d'installer qu'il est ça et seulement ça, de l'essentialiser par une seule dimension de son être, de sa vie.

Dire *migrant* en place et lieu *d'immigré* est-ce anodin ? Là aussi ce glissement sémantique n'est-il pas révélateur des rapports de domination : choisir le mot *migrant* n'est-ce pas considérer que ces gens sont à jamais des *errants* qui ne sont pas destinés (destination) à rester dans le territoire, qu'ils ne sont que des oiseaux de passage ? Séparer la *migration économique* et la *migration politique* n'est-ce pas une simple manière de refuser l'accès ? La pauvreté n'est-elle pas provoquée par l'action politique ? Là encore, ce qui paraît évident n'est-il pas toujours à questionner ?

Dire *arabe* par exemple pour les populations du nord de l'Afrique correspond-t-il à la réalité ? La réponse est évidemment non, il s'agit de populations *berbères* c'est-à-dire dont l'arabe est une deuxième voire une troisième langue. Est-ce donc pertinent comme l'a fait la communauté française de Belgique pendant des décennies, de financer les cours de *langue arabe* comme *langue d'origine* de ces populations ? Qu'est-ce que *langue d'origine* ? Quelle origine ? Et ça remonte où et jusque quand *l'origine* ? De la même manière dire *nord-africain* ou *africain du nord* est-ce la même chose ? Parler des *musulmans* pour certaines populations n'est-ce pas considérer qu'il n'y a aucune diversité de positionnements en leur sein ? Que veux dire *chez vous* ou *chez eux* ?

*Minorité visible* ? Pourquoi ? La *majorité* serait-elle tellement *chez elle* qu'elle en devient *invisible* ?

*Vivre ensemble* ? Avec qui ? Dans quelle géographie partagée ? Dans quelles conditions ? D'égalité par exemple et surtout ! Y'aurait-il, là aussi, une injonction qui vient d'en haut à ce vivre ensemble sans contenu ? Pousser au *Vivre ensemble* est une attitude idéologique. Parce que les dominés ne vivent pas dans le même temps (pour l'espace c'est entendu) que les dominants. Leur temps est rythmé par d'autres enjeux et d'autres réalités.

*Inclusion* ? A quoi ? Pour faire quoi ? Ce terme me ramène aux relations entre *le Centre et ses Périphéries*. Le Centre se décrète tel et désigne ses Périphéries<sup>36</sup>, pour y mettre au ban (les banlieux,

---

<sup>36</sup> Un ami me faisait remarquer que dans le cas des grandes villes, ceux qui sont fermés sur eux-mêmes et dans le séparatisme de classe, ce sont les *Centres*. Les *Périphéries* quant à elles ne demandent pas mieux que de se désenclaver !



les lieux du ban) ce qu'il ne veut pas être au cœur du Système, dans sa proximité donc. L'inclusion ne dit pas la force étouffante du territoire dans lequel on baigne et qui, non envisagé et non transformé, empêche toute *inclusion*.

*Intégration.* Le mot n'est-il pas caduc et non avvenu dès lors que l'on sait que certaines populations dites immigrées vivent, travaillent, réfléchissent, font des enfants, fréquentent les écoles, les associations sportives depuis parfois plus de cent ans (des documents communaux montrent par exemple que dans la commune de Châtelet on trouve trace de la présence de travailleurs marocains en 1912 ! Plus d'un siècle donc ! N'obtient-t-on pas l'inverse à être dans le déni de ces processus en cours depuis des décennies ? Et puis quelles parts de *désintégration* y'a-t-il dans l'usage idéologique du mot ? De même, quelles parts de disparitions y'a-t-il dans *l'assimilation* ? La vraie question, et qui concerne tous les citoyens quelle que soit leurs origines, devrait porter sur ce à quoi on voudrait que les dominés issus des luttes coloniales s'intègrent.

*Cohésion sociale ?* La volonté à tout crin de la Cohésion sociale n'exprime-t-elle pas un désir autoritaire ? La démocratie, celle qui entend faire écho à toutes ses composantes, n'est-elle pas le réceptacle même de débats et de conflits en son sein ?

*Musique du monde ?* Qu'est-ce que *la musique du monde* ? Si ce terme veut dire *musique de l'altérité*, la musique des dominants ferait-elle donc partie d'un monde à part ? Probablement. Le monde blanc ne ferait donc pas partie d'une altérité pour quiconque ? Non, c'est un modèle !

*Communautarisme ?* Si, comme on le prétend, Molenbeek est un ghetto de dominés communautaristes non blancs, Woluwé-Saint-Pierre est-il un ghetto de dominants communautaristes blancs ?

*Les publics ?* Envisager une politique culturelle vers *les publics* n'est-ce pas en réalité vouloir absolument captiver (rendre captifs) ceux qui échappent à cette entité des publics ? *Les publics* est un euphémisme pour ne pas dire *le monde populaire* (qu'il soit blanc ou pas). Mais que sait-on vraiment du désir de culture, d'art, d'expression de ces mondes populaires ?

*Le radicalisme ?* Le mot ne concernerait-il qu'une certaine population ? Pourtant, on pourrait oser qu'il n'y a de pensée que radicale et qu'il n'y a d'art que radical ! Qu'il y a donc des intellectuels radicaux, des artistes radicaux !

Si mon propos dans cette dernière partie peut sembler un peu piquant, c'est avec le seul objectif de convaincre que lorsqu'on a affaire à l'Altérite, les mots méritent qu'on s'y attarde parce que oui ce sont des *pistolets chargés*. Et nous pourrions bien sûr faire cet exercice pour l'ensemble de la terminologie usitée en éducation permanente et plus largement. Le Théâtre de la parole s'y attellera peut-être lors d'une prochaine analyse au-départ de ses activités et au-départ de questions renvoyées par les *usagers* (pour ce mot aussi il y'aurait à dire !)

Mais concluons provisoirement ici avec cette citation d'Édouard Glissant<sup>37</sup> qui (je simplifie un peu ici) militait pour les identités-relations plutôt que pour les identités racines : *Il est grande barbarie à exiger d'une communauté d'immigrés qu'elle "s'intègre" à la communauté qui la reçoit. La créolisation n'est pas une fusion, elle requiert que chaque composante persiste, même alors qu'elle change déjà. L'intégration est un rêve centraliste et autocratique... Un pays qui se créolise n'est pas un pays qui s'uniformise... La beauté d'un pays grandit de sa multiplicité.*

Hamadi

---

<sup>37</sup> Ecrivain, poète et philosophe martiniquais

## Bibliographie

- BALDWIN James, *Nous les nègres, entretiens avec Kenneth B. Clark*, Maspéro; rééd. La Découverte
- BALDWIN James, *Le Racisme en question*, entretiens avec Margaret Mead, Paris, Calmann-Lévy
- BENTOUHAMI Hourya, *Race, cultures, identités : une approche féministe et postcoloniale*, Puf
- BEGAUDEAUX François, *Boniments*, Editions amsterdam
- BEGAUDEAUX François, *Notre joie*, Pauvert
- BEGAUDEAUX François, *Entre les murs*, Folio/Seuil
- BOURDIEU Pierre, *La distinction. Critique sociale du Jugement*
- BOURDIEU Pierre, *Sociologie de l'Algérie*, Puf 1958
- BOURDIEU Pierre, *La Misère du monde*, Libre examen/Seuil, 1993
- BOURDIEU Pierre, *La Domination masculine*, Liber/Seuil
- BOURDIEU Pierre, *Langage et pouvoir symbolique*, Seuil
- BOURDIEU Pierre, *Esquisse d'une théorie de la pratique*, précédé de *Trois études d'ethnologie kabyle*, Seuil
- CHRAIBI Driss, *Le passé simple*, Denoël
- CHRAIBI Driss, *Les boucs*, Denoël
- CHRAIBI Driss, *Succession ouverte*, Seuil
- De LAGASNERIE Geoffroy, *Penser dans un monde mauvais*, Puf
- De LAGASNERIE Geoffroy, *Juger, l'Etat pénal face à la sociologie*, Fayard
- De LAGASNERIE Geoffroy, *Sortir de notre impuissance politique*, Fayard
- De LAGASNERIE Geoffroy, *La conscience politique*, Fayard
- FANON Frantz, *Les Damnés de la terre*, La Découverte
- FASSIN Eric, *De la question sociale à la question raciale ? Représenter la société française*, La Découverte
- GLISSANT Édouard, *Traité du Tout-Monde*, Gallimard
- GLISSANT Édouard, *Poétique de la relation*, Gallimard

GLISSANT Édouard , *Philosophie de la relation*, Gallimard

HIMES Chester, *Retour en Afrique*, éd. 10/18, Domaine étranger

HIMES Chester, *La troisième génération*, éd. Plon

JAQUET Chantal, *Juste en passant*, PUF

LE BRAS, Hervé, *Le grand remplacement n'existe pas*, Grasset

MARWAN Mohammed et HAJJAT, Abdellali, *Islamophobie : comment les élites françaises fabriquent le problème musulman*, La Découverte

MARWAN Mohammed et TALPIN, Julien, *Communautarisme ?* Éd. PUF/La Vie des idées

MEMMI Albert, *Portrait du colonisé*, L'Étincelle

MEMMI Albert, *L'Homme dominé*, Gallimard

MEMMI Albert, *Le Racisme : description, définition, traitement* Gallimard / Idées

MEMMI Albert, *Portrait du décolonisé arabo-musulman et de quelques autres*, Gallimard

NOVARINA Valère, *Le Théâtre des paroles*, P.O.L

NOVARINA Valère, *Devant la parole*, P.O.L

RANCIERE Jacques, *Les mots de l'histoire : Essai de poétique du savoir*, Seuil

RANCIERE Jacques, *Les mots et les torts*, La Fabrique éd.

SARTRE Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?* Idées Gallimard, n°58

SAYAD Abdelmalek, *L'immigration ou les paradoxes de l'altérité*, Raisons d'agir, coll. Cours et travaux

SAYAD Abdelmalek, *La double absence*, Seuil

SAYAD Abdelmalek (avec pierre Bourdieu), *Le déracinement*, Minuit, 1964

VERGES Françoise, *Un féminisme décolonial*, La Fabrique éd.

VERGES Françoise, *Une théorie féministe de la violence*, La Fabrique éd.